Visible/invisible

Ce qui reste des mines

Visible/ Invisible. What Remains of the Coal Mines

Marion Fontaine

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/7810>

DOI : 10.4000/tc.7810

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2016

Pagination : 74-91

ISBN : 9782713225291

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Marion Fontaine, « Visible/invisible », *Techniques & Culture* [En ligne], 65-66 | 2016, mis en ligne le 31 octobre 2018, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/7810> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.7810>

Visible/invisible

Ce qui reste des mines

« Il existe une autre classe de puits, mais qu'il ne faut citer que pour mémoire, ce sont les puits abandonnés, vieux serviteurs qui ont fait leur temps, aux charpentes délabrées, aux édifices réduits à l'état de masures, aux engins rouillés et dépareillés. Quelque fois l'air passe encore dans la cuve du puits, l'air qui sort de la mine, échauffé par la respiration des hommes, la combustion des lampes, chargé de vapeur d'eau et de gaz méphitique. Les ronces, les épines poussent jusqu'autour de l'orifice et dans le puits lui-même, qui devient ainsi un précipice caché sous la verdure ; ou bien le puits est éboulé, et la ruine s'ajoute à l'abandon. La stérilité qu'a occasionnée l'exploitation de la houillère dans les travaux de la campagne s'étend au loin. La désolation du paysage se mêle à celle que présente le puits abandonné. C'est un spectacle navrant. »

Louis Simonin (1867)

Traiter la question des restes de l'industrie charbonnière, c'est être confronté au jeu permanent du visible et de l'invisible. Ce qui se passe au fond, lors de l'extraction du charbon, demeure caché, mystérieux pour ceux qui vivent au jour, mais les déchets et les traces que génère cette extraction sont visibles à la surface, sous la forme de l'affaissement des sols que produit le creusement des puits par exemple ou encore sous celle de l'accumulation des stériles qui demeurent après le tri et prennent la forme de terrils. Le même jeu, ou le même va-et-vient, s'observe après la fermeture des puits, qui s'étale en France entre les années 1960 et le début des années 2000 : 1990 dans le Nord, 2003 en Provence, 2004 en Lorraine (Daumalin *et al.* 2006). La gestion des restes et de l'empreinte laissés par l'industrie minière – les installations de surface, tels que les chevalements¹, les monticules de déchets charbonniers, les séquelles que conservent les sols ou les nappes phréatiques – est partagée en effet entre deux tentations contradictoires. D'un côté, celle de l'effacement, de l'« invisibilisation » : il s'agit de combler et ennoyer les puits, éliminer tous les vestiges de l'exploitation, considérés comme autant de stigmates d'une « vieille » industrie (Fontaine 2014), afin de rendre le territoire à son état « naturel » ou au contraire de le faire

1. **Carte des bassins miniers de France à l'heure de leur fermeture.** Cette carte présente la localisation des bassins miniers français, ainsi que la date de leur fermeture ; elle laisse voir, contrairement aux stéréotypes de *Germinal* et des pays noirs du Nord, la longue durée de la présence du charbon (jusqu'au début du ^{xxi}^e siècle) et sa persistance sur une bonne partie du territoire français.

entrer dans la « modernité » post-industrielle. Mais de l'autre côté s'est aussi manifestée, durant les dernières décennies, la tentation contraire, celle de la survalorisation, de la mise en scène des restes miniers, destinés alors à de nouveaux usages patrimoniaux, touristiques et culturels (Kourchid & Melin 2002 ; Debary 2002).

C'est sur les paradoxes qui entourent donc le traitement des restes miniers que l'on souhaite revenir ici, de manière synthétique et globale, en étant attentif aux discontinuités temporelles et spatiales qui les caractérisent. On raisonne souvent en effet comme si les mines, « la Mine » était une essence immuable – ramenée en général à la période et aux fantasmes dantesques de *Germinal* – et toujours pareille à elle-même, cette identité étant communément incarnée par le bassin du Nord-Pas-de-Calais, qui fut jusqu'aux années 1960 le plus important en termes d'effectifs et de production. Pourtant, un seul regard jeté sur la carte de localisation de bassins charbonniers (de Lens à Gardanne, de Forbach à Carmaux en passant par Alès), la seule juxtaposition de deux photographies, l'une du Nord, l'autre du Sud, suffisent à démontrer à quel point cette unité et cette homogénéité sont illusoires. Analyser les restes des mines ne peut, en d'autres termes, se réduire à l'observation des terrils jumeaux du 11/19 de Loos-en-Gohelle (Pas-de-Calais) : elle est un processus qui opère dès le temps de l'exploitation et n'a rien de linéaire, ni d'évident.

2. Le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, Nœux-les-Mines, la fosse 3. Carte postale sans date

3. Le bassin minier de Provence, Trets. Carte postale sans date.
La juxtaposition de ces deux cartes postales, medium dont on sait l'importance dans la définition des stéréotypes visuels à partir de la fin du XIX^e siècle, permet de voir à quel point la question de l'empreinte minière se pose différemment, dès le temps de l'exploitation. Si certains signes majeurs du paysage minier apparaissent dans les deux cas (terrils, usine de traitement du charbon dans le premier cas ; chevalement, cité ouvrière dans le second), leur place n'est pas la même : omniprésents et écrasant la totalité du paysage dans le cas de Nœux-les-Mines, ils sont plus discrets, plus dispersés dans le cas de Trets et laissent deviner derrière eux le paysage des collines de Provence.

Le reste des mines, la mine comme reste

Comme le démontre la citation proposée au début, tirée du livre de l'ingénieur des Mines Louis Simonin (1830-1886), la production de déchets, de bâtiments, construits, entretenus, puis abandonnés, et qui deviennent autant de vestiges et de marques sur les sols et sur les paysages, certains visibles, d'autres effacés, n'est pas cantonnée au ^{xx}e siècle, ni à la phase de fermeture définitive des exploitations charbonnières. Il faut rappeler d'ailleurs que l'utilisation du charbon de terre n'est pas réservée à la période contemporaine et industrielle, mais que l'on en connaît des vestiges et des traces – accessibles encore pour certaines par des fouilles archéologiques – dès le Moyen Âge (Verna & Benoît 1999). Même en ne commençant qu'à l'époque moderne, on constate que l'exploitation du charbon connaît des mutations constantes, où chaque couche d'installations vient recouvrir et rendre obsolète la précédente. En Provence par exemple, dans les zones de Gardanne, Fuveau, Gréasque et Valdonne, les mineurs au ^{xviii}e siècle récoltent le charbon par « grattage », en creusant à la surface. Ce n'est qu'à partir des années 1820-1830 qu'ils abandonnent cette pratique et se mettent à descendre plus en profondeur en créant des puits verticaux (Daumalin *et al.* 2004 : 50-51).

Une double série de changements intervient alors. D'une part, la « faim de charbon » due au développement industriel accélère la recherche de gisements, dans les zones anciennement connues, comme la Loire, les Cévennes, mais aussi dans des territoires nouveaux : à partir de Valenciennes se dévoile peu à peu le vaste bassin du Nord de la France, prolongement souterrain des filons de l'Angleterre et de la Belgique. D'autre part, l'évolution des techniques – que ce soit sur le plan des transports (chemins de fer) ou des machines servant à l'extraction et à la descente des hommes (on passe des échelles mobiles aux premières formes de cages et d'ascenseurs) – modifie et surtout amplifie les traces matérielles de l'exploitation. Le fonctionnement minier est tout entier tendu alors par le va-et-vient entre la surface et les puits de plus en plus profonds : il faut rentrer les matériaux pour étayer les galeries (bois, pierre, puis métal), les outils et puis les hommes bien sûr ; faire ressortir ces hommes, et en même temps le charbon, qui sera débarrassé à la surface de ses scories pour être consommé, directement ou sous la forme de produits dérivés. Tout cela explique l'agencement de plus en plus complexe des espaces de production miniers : les carreaux de fosse, qui abritent les bâtiments nécessaires aux relations entre le fond et la surface, au traitement du charbon et à la logistique, voisinent avec les canaux, les voies de chemin de fer, les centrales thermiques, les cokeries, les usines de produits chimiques, les terrils et dans de nombreux cas les habitations, parfois les cités édifiées pour loger les mineurs (Kuhnmunch & Kourchid 1990).

Cette présence, de plus en plus marquée au fur et à mesure qu'on avance dans le ^{xx}e siècle et que l'on peut faire usage de nouveaux matériaux, tel le béton armé, n'implique pourtant pas l'interchangeabilité de ce que l'on appelle, dans certains cas au moins, les pays noirs. L'aspect des paysages miniers varie en fonction de nombreux paramètres : la position du gisement (en surface ou souterrain), la morphologie du territoire d'accueil – de plaine, comme c'est le cas dans le Nord, ou de relief, comme c'est le cas dans les Cévennes ou en Provence –, l'organisation

4. **Le paysage minier comme stéréotype : les terrils du puits 11/19 de Loos-en-Gohelle et la rocade minière, 4 décembre 1975.** Cette photographie présente tous les éléments archétypaux du paysage minier : localisation (le Nord), gigantisme des terrils, chevalements (en béton et en métal) et cités minières bien visibles. Cette représentation permet de saisir les problèmes majeurs que poseront, après coup (le puits sera fermé en 1986), le démantèlement et le traitement des restes de telles installations. Les terrils du 11/19, classés comme monument historique, deviennent par la suite et sont toujours l'un des restes les plus symboliques du bassin du Nord.

5. **Des restes sans images. Contrat de société de l'entreprise des fosses d'Aniche (Nord), 11 novembre 1773.** Cette archive évoque la fondation d'une des premières compagnies modernes destinées à l'exploitation des gisements charbonniers à la fin du XVIII^e siècle. Ces actes administratifs, en plus d'une série de plans et de gravures, sont à peu près tout ce qui reste de cette période de l'exploitation du charbon de terre, alors que démarre l'industrialisation. Les traces tangibles qu'elle avait certainement laissées – creusement de galeries, remblais autour des puits, voies pour le transport – ont été effacées par les phases ultérieures.

de la production et la présence ou non d'industries annexes. Une telle dissemblance est flagrante entre le Nord et la Provence. Dans le premier bassin, la mine étirent l'ensemble du territoire, au point que le paysage nordiste est devenu, à l'échelle française, le symbole du pays noir ; dans l'autre, elle est visible aussi, mais de manière plus sourde, sans que l'on y prenne toujours garde ou que l'on identifie immédiatement la présence de la mine. La différence ne provient pas, comme on pourrait le penser, d'un caractère rural plus ou moins affirmé – dans l'une et l'autre situation, l'exploitation minière s'insère dans un territoire rural, et d'ailleurs ne le fait pas disparaître, même dans le Nord – mais davantage du relief et surtout de l'importance prise par l'industrie charbonnière. Réduite au statut d'isolat, vouée avant tout à servir les besoins de l'industrie locale (savonneries, verreries) dans le contexte méditerranéen, elle apparaît, dans le Nord-Pas-de-Calais, comme une mono-industrie, même si cette dernière est restreinte à un périmètre très localisé : à quelques kilomètres de Lens, à Lille, à Arras, la mine est renvoyée à l'envers de l'industrie, nécessaire mais éloignée, à l'extériorité, à la non-urbanité.

Un tel détour par l'histoire est essentiel pour comprendre comment se pose le problème contemporain des restes des mines. Il

faut y ajouter deux remarques touchant ce que l'on peut véritablement en voir et en saisir : une infime partie en réalité, ou le reste des restes. Il ne demeure aujourd'hui que les traces de la période la plus récente de l'exploitation minière (Dubuc 2009 : 38), celle qui au XX^e siècle a laissé les marques les plus irréversibles. Tous les éléments antérieurs, globalement ceux datant d'avant la seconde moitié du XIX^e siècle (galeries de surface, chevalets de bois, échelles mobiles) – qui n'étaient d'ailleurs pas conçus pour durer – ont été effacés par les formes ultérieures de l'exploitation. On ne dispose plus guère que de cartes anciennes ou d'un certain nombre de gravures pour en avoir une idée. Il est une autre partie des restes miniers qui, elle, est totalement « hors-cadre », et constitue le point le plus aveugle : ce qui subsiste au fond. Par de rares témoignages², on sait que les galeries en activité constituaient pour leurs occupants autant de paysages dotés de

6. **Que reste-t-il des paysages du fond?** Les mendits, enfants chargés de porter le charbon, en Provence.

7. **Des mines machines : le travail au fond dans les Houillères du bassin de Provence (Gréasque), 1959.** On a affaire ici à deux types particuliers de représentation du fond. Louis Simonin a tenu à joindre à son ouvrage de très nombreux dessins et gravures, qui vont constituer la principale matrice des représentations du fond pour les décennies ultérieures, en raison de l'absence d'autres témoignages iconographiques. La seconde image, rendue possible par les progrès de l'éclairage au fond, atteste la phase de modernisation accélérée que connaît l'exploitation du charbon après la seconde guerre mondiale. Comme cela se produit à la surface, on voit que c'est cette dernière phase qui modifie sans doute le plus fortement l'aspect de paysages souterrains qui, aujourd'hui, continuent sans doute d'évoluer mais ont totalement disparu du regard.

leurs propres caractéristiques (présence des animaux, réseaux des galeries, machines...), mais on n'en sait pas plus. Pour des raisons d'éclairage et d'état de la technique, il n'y a presque aucune photographie du fond avant les années 1960-1970. Les images qui concernent cette période, par exemple pour les mines de Lorraine, montrent des galeries intégralement mécanisées, qui semblent être un lieu de science-fiction, où la présence de l'homme est à peine perceptible et paraît accessoire. Quant à ce que deviennent ces paysages souterrains, une fois les galeries fermées, aucun témoin pour le dire. Le plus essentiel des mines demeure le moins décrit, le plus évanescent et le plus invisible.

Effacer les stigmates

Si, comme on l'a vu, l'exploitation charbonnière n'a cessé, tout au long de son activité, de produire des déchets et des traces, certains pérennes, d'autres disparus ou enfouis, leur traitement ne prend toute son importance qu'au moment des fermetures. On soulignera de nouveau le caractère très étalé de ce processus : entre le premier plan national de récession charbonnière en 1959 et la remontée du dernier morceau de charbon en Lorraine en 2004, il s'écoule près de 50 ans. Les restes de la mine ne sont donc pas traités partout au même moment et de la même manière. Alors que, dans les années 1970, la télévision³ montre les chevalements du Nord en train de s'abattre⁴, ceux de Provence deviennent encore plus visibles dans le paysage, et servent plus que jamais de points de repère, vivants sous la lueur des éclairages électriques.

Au début des années 1980 encore, les quelques puits restants, notamment du côté de Gardanne, continuent d'être modernisés et agrandis. Les élus locaux veulent croire que la mine n'est pas un élément à rejeter, mais quelque chose qui peut demeurer, au moins à l'état d'enclave, à côté de villages et de paysages qui incarnent l'image, plus familière aux touristes, de la Provence.

« Puis change le paysage. Route et autoroute tracent la limite au-delà de laquelle le relief se redresse entre la rivière et les masses rocheuses altières de l'Étoile, du Pilon du roi et du Regagnas. Ici, la culture a partagé avec le charbon. Ici, le sol est au paysan, le tréfonds au mineur : villages verts et noirs où l'on travaillait naguère indifféremment la terre à vigne ou la récolte et le filon de lignite. La capitale du pays noir, c'est Gardanne, jadis ilot de collines émergeant des marais alentour. Elle a peu à peu éclaté dans la plaine ses cités minières, ses terrils, les chevalements de ses descenderies. Mais il n'y a pas un village à la ronde qui n'en ait eu autant, de Fuveau à Belcodène, de Trets à Cadolive, de Mimet à Peypin. [...] Au milieu des difficultés qu'ont traversées les industries charbonnières, les Houillères du bassin de Provence, âprement défendues par des élus départementaux qui comptaient parmi eux des "gueules noires", ont démontré leur capacité de vie⁵ »

La situation est alors bien différente dans le bassin du Nord. Le desserrement de l'emprise des mines laisse en suspens la question de savoir quoi faire de ce qu'elles laissent derrière elles : les installations des carreaux des fosses, les terrains transformés en friche, les voies de chemin de fer, tout comme l'ensemble des infrastructures sociales et de l'habitat (Baudelle 1992). Sans doute émergeant, dès les années 1970, un intérêt pour le patrimoine industriel minier⁶ (Bergeron 1996, Kourchid & Mélin 2002) et des tentatives pour attester cet intérêt, ainsi la création en 1984, sur le terrain d'une fosse isolée en pleine campagne, près de Douai (Nord), du Centre historique minier de Lewarde, destiné à muséifier quelques traces minières (outils, machines, et même une mine-école installée à la surface). Reste que la dynamique va, durant cette période, bien davantage dans le sens de l'effacement⁷. Les mines représentent alors bel et bien des restes au sens le plus négatif du terme, des signes d'un passé récent mais considéré déjà comme révolu : la majorité des carreaux de fosse sont arasés, pour être transformés en terrain à bâtir, les terrils doivent être exploités

8. **Le détail dans le tableau. Chevalement à Liévin (Pas-de-Calais).** Ce chevalement est l'un des rares conservés à Liévin, repeint en bleu, comme un pylône incongru en pleine zone commerciale. Il a été classé dans le cadre de l'inscription du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en 2012. C'est certainement l'une des plus belles illustrations du décalage existant entre la volonté de conserver les vestiges miniers comme signe signifiant, et ce qu'elle devient en réalité... Combien, parmi les acheteurs du magasin d'usine voisin, peuvent encore raccrocher cette grande tour de fer à quelque chose ?

et aplanis pour en tirer les matériaux⁸, les chemins de fer ou les canaux sont remplacés par des rocadés, les cités sont censées être démolies, au moins rénovées et entourées par de nouvelles formes urbaines (HLM) qui à terme pourront les absorber. À Liévin, près de Lens, les édiles présentent en 1974 – avec fierté – la maquette d’une ville future, dotée de tous les attributs de la modernité (centre commercial, complexe sportif, espaces verts), et où la présence de la mine est amenée à devenir indiscernable⁹.

Cette politique radicale, très critiquée aujourd’hui, y compris par ceux qui un temps en furent les promoteurs, a cependant ses raisons. Les dirigeants de l’entreprise minière cherchent à combler leur déficit en vendant leurs terrains ou en tentant de faire du parc immobilier des cités un patrimoine rentable : dans les deux cas, ils estiment qu’éliminer les traces minières rendra terrains et logements plus attractifs. Les élus locaux, qui veulent à la fois conserver leur population et attirer de nouveaux investisseurs, adoptent un raisonnement similaire : la modernisation économique de l’ex-région minière passe par la disparition de tout ce qui peut rappeler le stigmate du pays noir. Terrils et chevalements sont associés à l’archaïsme, au misérabilisme et à une laideur rendue plus sensible par l’accroissement de la sensibilité aux questions d’environnement et de cadre de vie. Si cette politique a sa logique, elle n’est pas sans violence. Ce que la désindustrialisation ici fait disparaître, ce n’est pas seulement des emplois, mais aussi des modes de vie et même des repères, au sens le plus pratique du terme (Goun & Raymond 2001 : 38-41). La modernisation voulue – qui fait de tout ce qui reste des mines des résidus voués à disparaître – témoigne aussi d’une profonde déstructuration.

9. Disparition du dernier chevalement d'Hérin, Pas-de-Calais, 1978.

Des signes et/ou des restes ?

Vingt ans après, la situation, au moins dans le Nord, a profondément changé à la suite d’une prise de conscience patrimoniale qui ne cesse de s’affirmer à partir des années 1990. Les éléments datant de la période minière ne sont plus vus comme des stigmates, mais comme des traits distinctifs à préserver pour l’identité de la région. La revalorisation des terrils, les mobilisations visant à préserver les chevalements restants, l’attention portée aux formes architecturales des cités sont autant de preuves de ce nouveau regard. Les « hauts lieux » du Nord commencent à être classés : c’est le cas pour les installations de Wallers-Arenberg, dans le Valenciennois, ou encore pour les terrils du 11/19 de Loos-en-Gohelle¹⁰, consacrés comme « les plus hauts terrils d’Europe ». Ce processus conduit à l’été 2012 à l’inscription du bassin du Nord sur la liste du patrimoine mondial de l’UNESCO¹¹. Les restes du pays noir trouvent ainsi une reconnaissance internationale. L’historien Louis Bergeron, lors d’un colloque tenu au Centre historique minier de Lewarde, explique bien le

10. **Les années 1970-1980 : les paysages miniers, signes vivants ou restes morts ?** Le siège Marienau à Forbach, Houillères du bassin de Lorraine, en 1965. L'intéressant est bien évidemment la coexistence de ces deux documents iconographiques. À Hérin, dans le Pas-de-Calais, le chevalement, décrépi et vacillant, est présenté comme le dernier vestige d'un monde considéré comme archaïque et voué à disparaître. En Lorraine, le bassin le plus modernisé et celui qui semble alors le plus porteur d'avenir, le paysage minier, métamorphosé par l'usage du béton armé, semble pouvoir pleinement s'intégrer dans les formes de l'industrialisation contemporaine.

sens rêvé de cette transformation. Il s'agit de convertir les restes miniers en signes d'un passé réactualisé et ouvert à de nouveaux usages : les terrils, ces monceaux de pierres stériles, doivent devenir les « centres d'interprétation d'une nouvelle réalité patrimoniale », les chevalements, comme les beffrois vont pouvoir jouer « en toute sécurité, leur rôle de jalons, de repères sacrés ». Et l'historien d'insister sur la nécessité d'adopter « un cadre de référence patrimonial qui rassemble l'ensemble des signes porteurs de la mémoire la plus exigeante et, donc, la plus capable, de ce fait, d'enrichir un projet d'avenir » (Dubuc 2009 : 20-21).

Ce genre d'entreprise, qui vise à transformer les restes miniers en signes, au sens sémiologique du terme – le signifiant étant constitué ici par les terrils, bâtiments restants et autres, le signifié par l'évocation de la grandeur industrielle ou de la culture ouvrière – n'est pas propre au bassin minier du Nord. On ne compte plus par exemple, de Decazeville à Alès en passant par Saint-Etienne, les musées de la mine. En Provence aussi, où la fermeture est beaucoup plus récente, des associations tentent de la même manière de collecter ce qui reste du passé minier, que ce soit sous la forme de récits de vie ou, là encore, de traces matérielles (terrils, voies servant au passage des marchandises et des mineurs), parfois avec l'appui de collectivités locales, comme la ville de Gardanne ou la communauté d'agglomération du Pays d'Aubagne¹². L'ouverture d'un livre, commandé en 2012 par la Maison de tourisme du Pays d'Aubagne, prouve bien cette volonté :

« À Aubagne et dans les villages alentours, l'extraction de la lignite a pris fin dans les années 1960 [...] Pourtant, les activités liées à la mine ont marqué la mémoire du territoire, le temps effaçant peu à peu

les traces visibles d'un passé riche de traditions et de savoir-faire. Dans ce contexte, la Maison du tourisme d'Aubagne souhaite conserver la mémoire de la mine et la valoriser auprès des habitants et des touristes¹³. »

Ce mouvement n'a toutefois pas la même signification selon les configurations. Il est plus malaisé en Provence, où les restes de l'exploitation sont plus ténus – si l'on excepte la présence encore active de la centrale thermique de Gardanne – et se confondent plus facilement avec le paysage. Comment différencier une vieille maison minière d'une maison provençale banale, comme distinguer le terril végétalisé de la colline voisine ? Ce n'est pas la seule explication à la patrimonialisation plus difficile des restes miniers provençaux (Daumalin *et al.* 2004 : 8). Comme l'a montré un article de Jean-Claude Chamboredon et Annie Méjean (Chamboredon & Méjean 1985), l'image contemporaine de la Provence s'est bâtie sur son « ensauvagement ». Afin d'attirer un tourisme, devenu peu à peu une ressource économique majeure, les traits industriels de la région, pourtant bien réels, ont été minorés pour mettre plutôt en avant les représentations de

11. **L'effacement: Gardanne aujourd'hui.** Cette photographie se trouve sur la page d'accueil du site internet de l'office de tourisme de Gardanne. La présentation de la ville y débute en ces termes : « Ville lumineuse au passé tumultueux et au patrimoine particulièrement riche, Gardanne se distingue par une histoire deux fois millénaire. Gardanne est une ville aux couleurs de la Provence, terre rouge et ocre, dotée en grande partie d'espaces verts et boisés. » Jusqu'à la fermeture des Houillères de Provence en 2003, Gardanne est resté le principal centre d'extraction minière de la région. Jusqu'à aujourd'hui, la mémoire en est conservée et portée par des associations et il en demeure des traces dans le paysage, ainsi cette centrale thermique visible en arrière-plan et conçue à l'origine pour fonctionner avec le charbon local. Reste que cette part minière est très largement effacée, au profit de représentations (l'histoire millénaire, Cézanne, la beauté des paysages) beaucoup plus dominantes lorsqu'il s'agit de caractériser l'image de la Provence.

la Provence comme espace « naturel » et défini avant tout par une histoire (antique, médiévale) d'avant l'industrie. Dans ce cadre, les mines ne peuvent vraiment pas avoir valeur de signes mais demeurent – sauf tentatives sporadiques et très circonscrites – des restes, un envers ou un à-côté qu'il est plus difficile de mettre en lumière à l'échelle régionale et nationale.

En apparence, la valeur de signes des restes miniers paraît beaucoup plus assurée dans le Nord : dans une zone secouée par des vagues successives de désindustrialisation, les chevalements, les terrils, les cités, les formes familières qu'a conservés le paysage semblent pouvoir constituer un élément majeur de l'identité locale, rappelé sous des formes très diverses, et en même temps une ressource nouvelle. Ce n'est plus l'industrie qui est appelée à devenir un gisement d'emplois, mais le souvenir, la mémoire, les images de cette industrie, images requalifiées et adaptées aux attentes des visiteurs contemporains : elles doivent créer de l'activité dans le domaine culturel. Les terrils revégétalisés ne sont plus des amas de déchets ; ils deviennent des espaces de promenade, de découverte de la nature, des lieux d'activité sportive parfois (plans d'eau et même une piste de ski à Nœux-les-Mines).

Les choses ne sont pourtant pas simples. Si on reprend la métaphore sémiologique, on observera que les signes opèrent en principe dans le cadre d'un langage ou, dans ce cas précis, d'un monde social doté de sa propre cohérence. Le paysage du pays noir nordiste a longtemps été à la fois l'image et le résultat d'un processus de production, certes changeant, mais fonctionnant comme un ensemble, où tout élément, même secondaire, trouvait sa place dans un ordre à la fois technique, fonctionnel et social. Il est évident que cela n'est plus le cas aujourd'hui. Du paysage industriel antérieur, il ne demeure plus – quelles que soient les tentatives de conservation – que des éléments très rares, épars et insérés dans un autre contexte. Que peut signifier un chevalement repeint en bleu et égaré, comme à Liévin, en pleine zone commerciale ? Des terrils transformés en zone de nature ou en piste de ski peuvent-ils encore constituer, sauf pour l'apparence, les signes d'un univers minier dont les habitants actuels du bassin ne conservent que des souvenirs parcellaires et très flous ?

Même le processus de valorisation de l'héritage minier, mis en œuvre de manière de plus en plus obsessionnelle par les collectivités locales du bassin, implique aussi un effacement. Très souvent, il s'agit de conserver la coquille, les éléments les plus aptes à rentrer dans un dessein patrimonial, tout en gardant la même finalité : effacer la figure d'un monde industriel, perçu comme un boulet, afin d'entrer dans un univers rêvé d'activités tertiaires, de musées, de tourisme et de cités connectées. On a de cette ambivalence un intéressant témoignage dans un reportage de 2009, consacré à la construction de l'antenne du Louvre à Lens (antenne ouverte pour finir en 2012)¹⁴. Ce grand projet a été présenté par les élus comme une forme supplémentaire de valorisation de l'héritage des mines, au moins par son emplacement, puisque le musée est installé sur l'ancien carreau d'une fosse. Mais le Louvre valorise-t-il les mines ou consacre-t-il leur effacement, en les renvoyant au statut de fantôme ? Le site assurément n'a pu être choisi que parce que l'ensemble des installations du carreau avaient été détruites, pour ne laisser qu'un grand terrain herbagé propice à toutes les nouvelles constructions. De cette présence/absence, le reportage de 2009 offre un aperçu en donnant la parole à un ancien mineur qui a travaillé dans cette fosse. La caméra suit le vieil homme revenant sur le lieu qui n'est plus en apparence

qu'une prairie, et identifiant les emplacements, désormais invisibles, de l'ancien vestiaire ou du chevalement. Il ajoute alors, évoquant non plus la surface, mais le fond :

« On peut pas s'imaginer, faut le voir. C'est comme dans les mines. Vous pouvez pas expliquer à quelqu'un qui a jamais été au fond d'une mine. Parce que lui expliquer, lui dire, il a pas compris. Il sait pas. Il aurait fallu qu'il descende pour voir comment que c'était. Là y'aura compris [...] Y'aura la culture mais le charbon y sera encore en dessous. Et on peut contourner, on peut passer à côté du Louvre en étant sous terre, et puis extraire du charbon. Et un chevalet, c'est vite fait aujourd'hui. Un puits de mine, moi je suis persuadé qu'en six mois il est fait. »

Le Louvre est moins vu ici comme le symbole triomphant d'un passé minier perpétué que comme une manière de consacrer la disparition de l'activité industrielle, de la mémoire, y compris visuelle qui y était attachée. Quelle que soit la valorisation de leurs dernières traces matérielles, les mines font bien figure de reste ici, ce qui est remplacé, mis à l'écart et qui pourtant demeure, dans les entrailles de la terre et comme un spectre à la surface, la trace d'un passé mort dont les vivants cherchent à savoir quoi faire.

12. **Le Louvre-Lens, extérieur.** On peut voir ici une partie des bâtiments et du parc du Louvre-Lens, conçus par les architectes japonais Kazuyo Sejima et Ryūe Nishizawa et inaugurés en décembre 2012. Les responsables du projet ont voulu souligner le lien entre le musée et son environnement minier, moins par les bâtiments proprement que par l'inscription dans le paysage (le musée offre une vue panoramique en particulier sur les terrils jumeaux du 11/19) et par le parc. Les concepteurs se sont inspirés des empreintes laissées par l'exploitation charbonnière du site. Ainsi les cheminements empruntent le tracé des anciens cavaliers, ces voies ferrées qui reliaient les fosses à la gare pour acheminer le charbon extrait. L'entrée historique du site et le puits de mine sont également préservés et intégrés comme des éléments du projet. Mais le musée est en même temps un effacement et le signe du passage de la région à l'après-charbon.

Notes

1. Chevalement ou chevalet : installation construite en métal, puis en béton qui permet la descente des mineurs, puis leur remontée en même temps que le charbon.
2. Louis Simonin, *La vie souterraine*, op. cit., p. 138-140.
3. La destruction des infrastructures minières, et en général la période de la fermeture, peut être utilement documentée, en plus des sources habituelles, par un certain nombre d'images et de reportages télévisés, dont on présente quelques exemples ci-dessous. Une partie d'entre eux, en particulier ceux qui concernent le Nord, ont été mis en ligne sur le portail « Mémoires de mines » (INA – Conseil régional du Nord-Pas-de-Calais) : voir Fresques INA, « Mémoires de mines » : fresques.ina.fr/memoires-de-mines.
4. Inathèque, « Disparition du dernier chevalement d'Hérin », 14 décembre 1978.
5. *Les Bouches du Rhône*, ouvrage édité sous l'égide du Conseil général, Paris, Éditions J. Delmas, 1980, p. 66 (cité dans Daumalin et al. 2004 : 174).
6. Inathèque, « Le patrimoine industriel du Nord-Pas-de-Calais », 11 octobre 1979.
7. Inathèque, « Les friches industrielles des Houillères », 29 novembre 1971.
8. Inathèque, « L'exploitation du terril de Wallers-Arenberg », février 1981.
9. Inathèque, « Les futures réalisations communales de Liévin après la fermeture des mines », 19 octobre 1974.
10. Inathèque, « Le 11/19 et ses terrils », 9 février 1996.
11. Inathèque, « Le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais candidat à l'UNESCO », 1^{er} février 2010.
12. Voir Récits de vie, « Les portes de Valdonne, mineurs de Provence » : www.recitsdevie.fr/projet_mineurs-de-provence.htm.
13. *Les portes de Valdonne, témoignages d'anciens mineurs de charbon du bassin de Provence*, Aix-en-Provence, REF.2C. éditeur, 2013.
14. Inathèque, « L'arrivée du Louvre-Lens vue par les habitants de la Cité 9 de Lens », 5 novembre 2005.

L'auteure

Marion Fontaine est membre junior de l'IUF, maître de conférences en histoire à l'Université d'Avignon, chercheuse au Centre Norbert Elias. Elle travaille actuellement sur les questions de désindustrialisation et de fermeture des bassins charbonniers et a récemment publié *Fin d'un monde ouvrier. Liévin, 74* (Paris : Éditions de l'EHESS 2014).

Iconographie

Image d'ouverture. Du fond à la lumière, fragment de charbon. Fragment de lignite, bassin de Briey, milieu des années 1970. © Frédéric Jouliau.

1. © Géoconfluences. M. Deshaies, <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/doc/transv/paysage/PaysageScient3.htm>.
2. Archives nationales du monde du travail (2005-0544 -0119).
3. Archives départementales des Bouches-du-Rhône (6Fi5498).
4. Fonds Phot'R, Collections Centre historique minier du Nord-Pas-de-Calais, Lewarde.
5. Archives nationales du monde du travail (1994 -015 -0001).
6. Simonin, L. 1867 *La vie souterraine ou La mine et les mineurs*. Paris : Hachette : 17.
7. Archives nationales du monde du travail, fonds Charbonnage de France (2007-008-14407).
8. Jérémie-Günther-Heinz Jähnick / Liévin – Fosse n° 1, Ibis, Iter des mines de Liévin (43) / Wikimedia Commons.
9. © La Mine de France/ Sébastien Gaubert.
10. INA.
11. © Office de tourisme de Gardanne.
12. © Musée du Louvre-Lens / Hisao Suzuki.

Références

- Baudelle, G. 1992 *Le système spatial de la mine. L'exemple du bassin houiller du Nord-Pas-de-Calais*, Université de Lille III : Thèse de doctorat d'État.
- Bergeron, L. & G. Dorel-Ferré 1996 *Le patrimoine industriel. Un nouveau territoire*. Paris : Liris.
- Chamboredon, J.-C. & A. Méjean 1985 « Récits de voyage et perception du territoire : la Provence, XVIII^e siècle-XIX^e siècle », *Territoires 2* : 1-105.
- Daumalin, X. et al. 2004 *Gueules noires de Provence. Le bassin minier des Bouches-du-Rhône (1744-2003)*, Marseille : Éditions Jeanne Laffite.
- Daumalin, X., Daviet, S. & P. Mioche dir. 2006 *Territoires européens du charbon. Des origines aux reconversions*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Debary, O. 2002 *La fin du Creusot ou L'art d'accommoder les restes*. Paris : Éditions du comité des travaux historiques et scientifiques.
- Dubuc, A. dir. 2009 *Les paysages de la mine, un patrimoine contesté ?* Lewarde : Éditions Centre historique minier du Nord-Pas-de-Calais.
- Fontaine, M. 2014 *Fin d'un monde ouvrier, Liévin, 1974*. Paris : Éditions de l'EHESS.
- Goun P. & E. Raymond 2001 « Living in Anthracite : Mining Landscape and Sense of Place in Wyoming Valley », *Public Historians* 23 : 29-43.
- Kourchid, O. & A. Kuhn munch 1990 *Mines et cités minières du Nord et du Pas-de-Calais. Photographies aériennes de 1920 à nos jours*. Lille : Presses Universitaires de Lille.
- Kourchid, O. & H. Melin avril-juin 2002 « Mobilisations et mémoire du travail dans une grande région : le Nord-Pas-de-Calais et son patrimoine industriel », *Le Mouvement social* 199 : 37-59.
- Preite, M. 2005 « Géographie, histoire et représentations du paysage industriel », *Patrimoine de l'industrie* 13 : 79-92.
- Simonin, L. 1867 *La vie souterraine ou la mine et les mineurs*. Paris : Hachette : 17.
- Verna, C. & P. Benoit dir. 1999 *Le charbon de terre en Europe occidentale avant l'usage industriel du coke*. Turnhout : Brepols.

Pour citer cet article

Fontaine, M. 2016 « Visible/invisible. Ce qui reste des mines », *Techniques&Culture* 65-66 « Réparer le monde. Excès, reste et innovation », p. 74-91.